



Du 29 janvier au 20 février 2011

LES NAUFRAGES DU FOL ESPOIR (AURORES)

Une création collective du Théâtre du Soleil

Palais des Sports

Dossier pédagogique

Rhône-Alpes Région



LES NAUFRAGES DU FOL ESPOIR (AURORES)

Une création collective du Théâtre du Soleil

Mi-écrite par Hélène Cixous – Librement inspirée d'un mystérieux roman posthume de Jules Verne

Sur une proposition d'Ariane Mnouchkine

Musique de Jean-Jacques Lemêtre

Production : Théâtre du Soleil

Spectacle accueilli grâce au soutien de la Région Rhône-Alpes

Remerciement au Théâtre de Villefranche pour sa participation à l'accueil de ce spectacle.

Contact :

Marie-Françoise Palluy

04 72 77 48 35

marie-francoise.palluy@celestins-lyon.org

SOMMAIRE

Le Théâtre du Soleil.....	12
Repères chronologiques.....	13
Un havre de théâtre et d'humanité	14
Une aventure dangereuse	15
Les Naufragés du fol espoir	17
Le monde d'hier	18
Une sensation de phare.....	20
Notes de répétitions.....	23
Entretien avec Jean-Jacques Lemêtre	25
Autour du spectacle	28
Pour en savoir plus	29
Calendrier des représentations	30



« Et si nous y allions ? Si nous cherchions la lune sur la terre ? De quoi aurait-elle l'air ? Elle serait blanche, brillante et vierge. Ce serait une île. On pourrait y tracer le modèle de l'humanité future. On dessinerait la démocratie idéale trois mille ans après Eschyle(...) »

Avec Mesdemoiselles

Eve Doe-Bruce qui incarnera **Monsieur Félix Courage, le patron de la guinguette « Le Fol Espoir »**

Juliana Carneiro da Cunha qui incarnera **Madame Gabrielle, sœur de Jean Lapalette, cinéaste**, qui jouera
Madame Paoli, émigrante italienne
La mère indienne

Astrid Grant qui incarnera **Miss Mary Danaher, spécialiste en pétards et fumées**, qui jouera

Maria Vetsera, maîtresse de l'Archiduc Rodolphe de Habsbourg-Lorraine
Victoria, Reine Impériale
Emelyne Jones, socialiste et féministe

Olivia Corsini qui incarnera **Mademoiselle Marguerite, fille de salle**, qui jouera

La petite-fille de Marguerite
La Rachel, célèbre cantatrice, épouse de Simon Gautrain
Sœur Augustine, de la mission salésienne

Paula Giusti qui incarnera **Anita, la banquiste***, qui jouera

Amalia Paoli
Herrera, Commissaire de la République argentine

Alice Milléquant qui incarnera **Suzanne, l'autre banquiste***, qui jouera

L'infirmière du port
Segarra, Commissaire de la République du Chili

Dominique Jambert qui incarnera **Mademoiselle Adèle**, qui jouera

Anna, l'institutrice
Sœur Magnanime, de la mission salésienne

Pauline Poignand qui incarnera **Mademoiselle Marthe, le bras droit de Monsieur Félix Courage**, qui jouera

La petite-fille de Marthe
Gervaise, ouvrière moutardière
Rodrigo, secrétaire du Gouverneur de Patagonie
Anju, jeune indienne

Marjolaine Larranaga y Ausin qui incarnera **Mademoiselle Flora, la petite blanchisseuse**

Ana Amelia Dosse qui incarnera **Mademoiselle Rosalia, serveuse**, qui jouera

Louise Ceyrac, épouse de Pierre Ceyrac

Judit Jancso qui incarnera **Mademoiselle Eszther, la caissière hongroise**, qui jouera

L'infirmière de La Rachel

Aline Borsari qui incarnera **Mademoiselle Fernanda, serveuse**, qui jouera

Un matelot

Frédérique Voruz qui incarnera **Mademoiselle Victoire, serveuse**

Et la voix de **Mademoiselle Shaghayegh Beheshti**

* aujourd'hui nous dirions « cascadeuse »



Photo : Charles-Henri Bradier

Et Messieurs

Jean-Jacques Lemêtre qui incarnera **Monsieur Camille Bérard, le musicien**

Maurice Durozier qui incarnera **Monsieur Jean Lapalette, cinéaste**, qui jouera

Emile Gautrain, banquier et industriel

Duccio Bellugi-Vannuccini qui incarnera **Monsieur Tommaso, cinéaste lui aussi**, qui jouera

Josef, le cocher de l'Archiduc Rodolphe de Habsbourg-Lorraine

Le docteur du navire

Sir Charles Darwin, célèbre naturaliste anglais

Marat Razine, le galérien, idéologue « tendance bolchévique »

Serge Nicolai qui incarnera **Monsieur Louis, le bonimenteur de chez Felix**, qui jouera

L'Archiduc Jean Salvatore de Habsbourg-Toscane, dit Jean Orth, dit, chez Jules Verne, le Kaw-djer

Lord Salisbury, premier ministre de l'Empire britannique

Le Gouverneur de Patagonie

Sébastien Brottet-Michel qui incarnera **Monsieur Ernest Choubert, dit Schubert, acteur**, qui jouera

Un agent des services secrets autrichiens

Simon Gautrain, banquier et ingénieur

Armando Paoli, le fils fou

Octavio Mac Lennan, un « chasseur de prime » argentin

Sylvain Jailloux qui incarnera **Monsieur Alix Bellmans, régisseur des Lapalette**, qui jouera

Un agent des services secrets autrichiens

Antoine, le chauffeur de La Rachel

Le professeur John Jones, pasteur, socialiste chrétien

Le Lieutenant Laurence, envoyé du gouvernement britannique

Lusconi, un « chasseur de prime » argentin

Andreas Simma qui incarnera **Josef, le serveur autrichien**, qui jouera

L'Archiduc Rodolphe de Habsbourg-Lorraine

Le Père Matthew

Ian O'Brian, matelot

Un garde sikh de l'Empire des Indes

Lobo, un « chasseur de prime » argentin

Seear Kohi qui incarnera **Bonheur, le commis cambodgien**, qui jouera
Un jeune assassin autrichien
Un jeune matelot
Yuras, le jeune indien

Armand Saribekyan qui incarnera **Monsieur Vassili, le peintre russe**, qui jouera
Toni, menuisier-charpentier
Miss Blossom

Vijayan Panikkaveetil qui incarnera **Ravisharanarayanan, dit Ravi, chef des commis**, qui jouera
Le Capitaine, commandant du navire
Un garde sikh de l'Empire des Indes
Jenkins, éleveur de moutons

Samir Abdul Jabbar Saed qui incarnera **Farouk, le pâtissier de Babylone**, qui jouera
Un homme de main
Monsieur Paoli, émigrant italien
Le majordome du palais de Windsor
Un galérien

Vincent Mangado qui incarnera **Ulysse, le sommelier languedocien**, qui jouera
Patrick O'Leary, matelot
Pierre Ceyrac, géographe et socialiste utopiste

Sébastien Bonneau qui incarnera **Jeannot, p'tit jongleur et vendeur de journaux**, qui jouera
Un jeune assassin autrichien
Billy, the mousse

Maixence Bauduin qui incarnera **Jérôme, le chasseur**, qui jouera
Un homme de main
Manuel, l'instituteur

Jean-Sébastien Merle qui incarnera **Monsieur Dauphin, le coiffeur**, qui jouera
Un groom sur le bateau
Winston Churchill, jeune page de la Reine Victoria
Un galérien

Seietsu Onochi qui incarnera **Akira, le client habitué**, qui jouera
Huang Huang Hshing, le blanchisseur chinois



Photo : Michèle Laurent

Jean-Jacques Lemêtre a composé beaucoup des musiques de ce spectacle. Il a aussi invoqué et convoqué les âmes de ses grands ancêtres, compositeurs des XIXème et XXème siècles. *

* Ludwig Van Beethoven, Hector Berlioz, Johannes Brahms, Anton Bruckner, Emmanuel Chabrier, Dmitri Chostakovitch, Vincent D'Indy, Claude Debussy, Anton Dvorak, Gabriel Fauré, César Franck, Edvard Grieg, Aram Khatchaturian, Carl Orff, Sergueï Prokoviev, Sergueï Rachmaninov, Ottorino Respighi, Nikolai Rimski-Korsakov, Franz Schubert, Jean Sibelius, Bedrich Smetana, Johann Strauss, Piotr Ilitch Tchaïkovski, Giuseppe Verdi, Richard Wagner

Ariane Mnouchkine a rêvé l'espace du spectacle qui a été mis en œuvre par **Everest Canto de Montserrat**

Charles-Henri Bradier a assisté **Ariane Mnouchkine** à la mise en scène avec l'aide de **Lucile Cocito**

Serge Nicolai a imaginé et mis en œuvre les décors des scènes avec l'aide de **Sébastien Brottet-Michel, Elena Antsiferova, Duccio Bellugi-Vannuccini, Andreas Simma, Maixence Bauduin et tous**

Conception et réalisation de la lumière

Elsa Revol avec l'aide de **Hugo Mercier** et **Virginie Le Coënt**

Conception et installation du son

Yann Lemêtre mis en œuvre par **Thérèse Spirli** et **Marie-Jasmine Cocito**

Costumes

Nathalie Thomas, Marie-Hélène Bouvet et Annie Tran avec l'aide des comédiens et de **Cécile Gacon**

Toiles peintes

Danièle Heusslein-Gire

Constructions métal et bois

Adolfo Canto Sabido, Kaveh Kishipour, David Buizard avec l'aide de **Tanguy Trotel, Roland Zimmermann, Guillaume Parmentelas**

Peinture du plateau

Erol Gulgonen et Marion Lefebvre

Peinture des accessoires de scène

Elena Antsiferova

Accastillage et gréement

Vincent Mangado et Dominique Jambert

Glaçons et icebergs

Erhard Stiefel

Reconstitution des caméras des premiers temps du cinématographe

Paula Giusti

Banquise

Olivia Corsini avec l'aide de **Aline Borsari, Ana Amelia Dosse, Martha Kiss Perrone, Andrea Marchant**

Poursuites et régie

Andrea Marchant et Ebru Erdinc

Le plancher et certains éléments du décor ont été fabriqués par

Dominique Lebourg (Artefact)

Les grandes affaires techniques

Everest Canto de Montserrat

Les grandes affaires informatiques et organisatrices

Etienne Lemasson

Les affaires administratives

Pierre Salesne, avec l'aide de **Claire Van Zande et Judit Jancso**

Les grandes affaires publiques

**Liliana Andreone, Sylvie Papandréou, Maria Adroher, Elise Nerrant,
Svetlana Dukovska**

Les tournées françaises et étrangères

Elaine Méric

Les affaires éditoriales

Franck Pendino

Les maîtres des cuisines

Karim Gougam, Pascal Guarise avec l'aide de **Charles Gonon**

Les affiches, le tract publicitaire et le programme

Thomas Félix-François, Catherine Schaub-Abkarian

Le grand soigneur

Marc Pujo

L'entraîneur

Frédéric Roualen

La répétitrice des danses

Nadejda Loujine

La saisie des textes du spectacle

Annie-Joëlle Ripoll

et les transcriptions des improvisations

Marie Constant

Les photographes

Martine Franck, Michèle Laurent

Le luthier

Marcel Ladurelle

LE THEATRE DU SOLEIL

Ariane Mnouchkine naît le 3 mars 1939 à Boulogne-sur-Seine, elle est metteur-en-scène et directrice de la troupe du Théâtre du Soleil, qu'elle fonde en 1964 avec ses compagnons de l'ATEP (Association Théâtrale des Étudiants de Paris).

En 1970, le Théâtre du Soleil crée *1789* au Piccolo Teatro de Milan, où Giorgio Strehler accueille et soutient avec confiance la jeune troupe, qui s'installe ensuite à la Cartoucherie, ancien site militaire à l'abandon et isolé dans le bois de Vincennes, aux portes de Paris. Le Théâtre du Soleil conçoit d'emblée la Cartoucherie comme un lieu qui lui permet de sortir du théâtre comme institution architecturale, prenant le parti de l'abri plutôt que celui de l'édifice théâtral, à une époque où les transformations urbaines en France bouleversent profondément la place de l'humain dans la ville et la position du théâtre dans la cité. Le Théâtre du Soleil trouve, dans la Cartoucherie, l'outil concret de création du théâtre à la fois élitiste et populaire dont rêvaient Antoine Vitez et Jean Vilar. Le but étant, dès cette époque qui précède 1968, d'établir de nouveaux rapports avec le public et de se distinguer du théâtre bourgeois pour faire un théâtre populaire de qualité.

La troupe devient ainsi, dès les années 1970, une des troupes majeures en France, tant par le nombre d'artistes qu'elle abrite (plus de 70 personnes à l'année) que par son rayonnement national et international. Attachée à la notion de « troupe de théâtre », Ariane Mnouchkine fonde l'éthique du groupe sur des règles élémentaires : tout corps de métier confondu, chacun reçoit le même salaire et l'ensemble de la troupe est impliquée dans le fonctionnement du théâtre (entretien quotidien, accueil du public lors des représentations). Le Théâtre du Soleil est une des dernières troupes, fonctionnant comme telle, qui existe encore en Europe aujourd'hui.

L'aventure du Théâtre du Soleil se construit depuis plus de 40 ans grâce à la fidélité et à l'affection d'un public nombreux tant en France qu'à l'étranger. Son parcours est marqué par une interrogation constante sur le rôle, la place du théâtre et sa capacité à représenter l'époque actuelle. Cet engagement à traiter des grandes questions politiques et humaines, sous un angle universel, se mêle à la recherche de grandes formes de récits, à la confluence des arts de l'Orient et de l'Occident.

REPERES CHRONOLOGIQUES

1964 – 1970

En 1964, Ariane Mnouchkine fonde avec ses compagnons de l'ATEP (Association Théâtrale des Étudiants de Paris) la troupe du Théâtre du Soleil et met en scène son premier spectacle *Les Petits bourgeois* de Maxime Gorki, d'après l'adaptation d'Arthur Adamov, à la M.J.C de la Porte de Montreuil. La même année, elle coécrit le scénario du film de Philippe de Broca *L'Homme de Rio*, produit par son père, Alexandre Mnouchkine.

Le Théâtre du soleil crée ensuite collectivement *Capitaine Fracasse*, d'après Théophile Gautier, en 1965, *La Cuisine*, d'Arnold Wesker en 1967 et *Le Songe d'une nuit d'été* de Shakespeare, en 1968, textes adaptés pour le théâtre par Philippe Léotard.

En 1969, le Théâtre du Soleil crée *Les Clowns*, en collaboration avec le Théâtre de la Commune d'Aubervilliers. Représentations à Paris et en tournée (Théâtre de la Commune d'Aubervilliers, Festival d'Avignon, Piccolo Teatro, Élysée Montmartre), 40 000 spectateurs. En 1970, le Théâtre du Soleil s'installe à la Cartoucherie du bois de Vincennes que la troupe utilise d'abord comme lieu de répétition, puis transforme en théâtre.

1970 – 1980

En 1970, le Théâtre du Soleil crée *1789*, spectacle sur la Révolution Française, au Piccolo Teatro de Milan, dont le deuxième volet *1793*, sera créé trois ans plus tard à la Cartoucherie. Représentations à Paris et en tournée (Villeurbanne, Besançon, Caen, Le Havre, Martinique, Lausanne, Berlin, Londres, Belgrade), 384 000 spectateurs.

En 1974, Ariane Mnouchkine tourne son premier film, lors des dernières représentations de *1789* à la Cartoucherie.

Elle offre ainsi aux spectateurs de cette création collective, un témoignage inédit du travail en cours à cette époque au sein de son théâtre.

En 1975, le Théâtre du Soleil crée *L'âge d'or*, première ébauche, création collective qui cherche à raconter avec les masques de la Commedia dell'Arte notre monde contemporain. Représentations à Paris et en tournée (Varsovie, Venise, Louvain-la-Neuve, Milan, Venise), 136 000 spectateurs.

En janvier 1977, commence le tournage du film *Molière, ou la vie d'un honnête homme*, réalisé par Ariane Mnouchkine, avec les comédiens du Théâtre du Soleil rejoints pour l'occasion par certains de leurs pairs, comme Jean Dasté. Le tournage durera six mois et ralliera, pour la première fois dans l'histoire du cinéma français, la télévision (Antenne 2, la RAI) à la production du film.

En 1979, le Théâtre du Soleil crée *Méphisto, ou le roman d'une carrière* d'après Klaus Mann, dont Ariane Mnouchkine signe l'adaptation. Représentations à Paris et en tournée (Festival d'Avignon, Louvain-la-Neuve, Lyon, Rome, Berlin, Munich, Lons-le-Saunier), 160 000 spectateurs.

UN HAVRE DE THEATRE ET D'HUMANITE

Grâce à qui peut-on encore avoir, en France, un outil de travail aussi splendide, aussi modeste, aussi libre, aussi charmant, n'ayant jamais connu le licol institutionnel puisque l'ayant toujours furieusement refusé, un lieu aussi ouvert, aussi simple à partager que cette Cartoucherie ? — Et je me disais : mais c'est d'abord grâce à ces hommes et à ces femmes qui, aux heures les plus sombres de la guerre, rêvaient la France d'après la guerre. Et je pensais à eux.

Pendant l'occupation, pendant une époque d'une cruauté oubliée en Europe aujourd'hui, tandis que régnait dans le pays une lâcheté contagieuse et dévastatrice, il y avait par-ci par-là, des hommes et des femmes qui se réunissaient clandestinement, bien sûr pour faire sauter des trains, bien sûr pour mener les combats de la résistance, mais aussi et peut-être avant tout, pour écrire la Constitution de la France d'après guerre, pour rêver la France d'après la guerre. Ils projetaient les écoles, l'université, la sécurité sociale, la culture, les théâtres de la France libérée et de nouveau debout. C'est grâce à ces gens là que nous sommes encore ici aujourd'hui, réunis dans cette nef.

On ne le sait plus, et je ne suis pas sûre, qu'artistes ou personnel politique nous soyons toujours suffisamment fidèles à ce rêve.

Cependant il y a des gens, il y a des artistes, il y a des troupes — le Théâtre du Soleil fait partie de ces troupes, il y a même des hommes et des femmes politiques — qui s'efforcent d'être fidèles à ce rêve, le rêve d'un pays cultivé, d'un pays savant, d'un pays où l'ignorance est reconnue comme la maladie la plus grave à guérir en tout premier lieu, et où l'éducation artistique est une cause nationale. C'était ce rêve poétique, politique, artistique, que la Cartoucherie allait nous permettre de vivre, nous le savions, lorsque, avec la complicité de Janine Alexandre-Débré et de Christian Dupavillon, nous l'envahîmes en août 70. Une friche inouïe, impériale, aussi bien cachée dans le bois de Vincennes qu'Angkor le fut pendant mille ans dans la jungle cambodgienne. Nous étions ses découvreurs, ses envahisseurs, ses libérateurs, ses métayers, c'est nous qui allions « la rendre meilleure », nous et ceux qui nous rejoindraient.

Ce serait nous, les désobéissants disciplinés, qui ferions de ce lieu un palais des merveilles, un havre de théâtre et d'humanité, un laboratoire de théâtre populaire, un champ d'expérimentation et d'apprentissage à perdre haleine. Un paradis du peuple. Nous en serions les serviteurs, jamais nous n'en deviendrions les rentiers exclusifs.

Aucun ministère au monde ne pourrait nous dicter quoi que ce soit d'autre que ce que nous considérons déjà comme notre devoir sacré : rendre heureux le plus grand nombre de gens possible. Aucun égoïsme corporatiste au monde ne nous ferait jamais jeter dehors, à peine la représentation terminée, le public qui nous aurait fait l'honneur de vouloir vivre deux, ou quatre, ou dix heures avec nous, à la recherche du théâtre, c'est-à-dire à la recherche de l'humain (...)

Ariane Mnouchkine,
Introduction à un grand stage du Théâtre du Soleil,
février 2009

UNE AVENTURE DANGEREUSE

« Il fallait - et il faut toujours - des comédiens extrêmement courageux pour accepter de travailler sur un bateau qui parfois n'a pas de boussole, qui navigue en suivant une étoile ». « Un comédien, comme tout artiste, est un explorateur ; c'est quelqu'un qui, armé ou désarmé, plus souvent désarmé qu'armé, s'avance dans un tunnel très long, très profond, très étrange, très noir parfois, et qui, tel un mineur, ramène des cailloux : parmi ces cailloux, il va devoir trouver et tailler le diamant. Je crois que c'est cela que les comédiens appellent "l'aventure". En tout cas, c'est ce que moi j'appelle l'aventure. Descendre dans l'âme des êtres, d'une société, et en revenir, c'est la première partie de l'aventure ».



Photo : Charles-Henri Bradier

« Quand le Théâtre du Soleil dit : «On se met à l'école», je crois que c'est pour s'engager dans une aventure dangereuse - psychologiquement, affectivement, artistiquement, et matériellement parfois. Ce n'est pas du tout de la modestie, c'est peut-être une certaine humilité, quand on y arrive, mais je crois que cela vient d'un esprit d'aventure. (...) Ces continents inexplorés ne sont pas forcément toujours des continents du globe terrestre ; ils peuvent être aussi, évidemment, des continents intérieurs, que nous aurons à reconnaître ».

« Et je me dis qu'au fond, je saurai ce que je vais leur proposer pour la suite dès le moment où je saurai ce que j'ai envie d'apprendre. Pas seulement où j'ai envie d'aller. Pas seulement l'histoire que je voudrais raconter. Non : le spectacle que j'ai envie de voir, parce que je sais que ce spectacle fera de moi quelqu'un qui aura peut-être appris. Vous connaissez cette phrase fameuse, de Copeau je crois, qui dit :

« Il y a deux sortes de metteurs en scène. Celui qui se demande : qu'est-ce que je vais faire de cette pièce ? Et l'autre qui se demande : qu'est-ce que cette pièce va faire de moi ? ». Disons que je suis plutôt du genre à me poser la deuxième question ».

« Chaque fois que nous préparons un spectacle, nous repartons à zéro ; les gens nous disent : "Ce n'est pas vrai, vous savez des choses". Oui, peut-être que nous savons un peu mieux chercher ».

« Dans le théâtre, ce sont toujours plusieurs histoires qui se racontent. Il n'y a pas de spectacle de théâtre sans histoire du théâtre à l'intérieur. Et même quand un spectacle raconte l'histoire d'une catastrophe, une histoire odieuse, qui décrit la noirceur de la lignée humaine, il n'empêche que, du fait même que cette pièce existe, et que des êtres humains sont en train de la jouer, il y a déjà de l'Espoir dans l'Humanité. Il n'est pas possible de faire du théâtre si l'on n'est pas conscient de cela ».

« J'avoue que le Théâtre est une forme de religion : je veux dire que l'on y éprouve ensemble, dans le re-ligare, le re-liement, le recueillement des émotions »

Extraits de rencontres avec les élèves du
Conservatoire National Supérieur d'Art
Dramatique et de l'Ensatt, 2008

LES NAUFRAGES DU FOL ESPOIR

Le Théâtre du Soleil regarde l'utopie en face et nous la restitue par mille et un détours. Une fois de plus, Ariane Mnouchkine, 70 ans dont quarante-cinq à égriser sa compagnie, tente le tout pour le tout, réinventant une expression plutôt que de se reposer sur ses lauriers. Elle désire chasser, grâce au vent du large qui souffle sur les planches, les miasmes politiques de nos dernières années. Comment redonner corps à l'espérance? Le déclic est venu de la lecture d'un roman posthume de Jules Verne, *Les Naufragés du Jonathan*, qui dépeint une micro société de migrants s'édifiant, vaille que vaille, après avoir échoué au cap Horn.

Pour *Les Naufragés du Fol Espoir (Aurores)*, Ariane Mnouchkine et sa troupe ont eu l'idée de créer une histoire dans l'histoire. Les aventures du navire et de ses passagers (de la cantatrice au bagnard), partis de Cardiff en 1895 pour se fracasser du côté de la Terre de feu durant l'hiver austral, sont filmées en 1914. Une équipe d'un septième art encore balbutiant et parfaitement muet, ayant échappé à l'emprise de Pathé, tourne dans une guinguette des bords de Marne devenue studio amateur. En ce lieu, le metteur en scène Jean La Palette, sa sœur Gabrielle et leur bras droit Tommaso fixent sur la pellicule une fable politique optimiste, destinée à l'éducation des masses. Le tournage commence le 28 juin 1914, date de l'attentat de Sarajevo qui met le feu aux poudres du Vieux Continent. Il s'achève avec l'assassinat de Jaurès et la mobilisation générale du 1^{er} août, saluée par toutes les cloches de France.

L'allégorie du naufrage filmé à un rythme d'enfer pendant les cinq semaines de marche à la guerre, donnent lieu à un spectacle total, vertigineux, d'une virtuosité, d'une force, d'une poésie, d'une révolte et d'une drôlerie puissantes et rares. L'intérêt gourmand d'Ariane Mnouchkine pour le cinématographe se fond dans sa passion dévorante du théâtre. Trente et un comédiens stupéfiants accaparent le plateau.

D'après l'article d'Antoine Perraud paru le 14 février 2010 MediaPart

LE MONDE D'HIER

Les rayons et les ombres sur l'Europe, à la veille de la Première Guerre Mondiale
Au cours de ces dix années, on avait reconquis plus de liberté, de spontanéité et de naturel que précédemment en cent ans. Car il y avait un rythme nouveau dans le monde. Une année ! Que ne se passait-il pas en une année ! Une invention, une découverte chassait la précédente, et chacune devenait très vite le bien de tous. Pour la première fois, les nations se sentaient plus solidaires quand il y allait de l'intérêt général. Le jour où le Zeppelin prit son vol pour son premier voyage, j'étais par hasard de passage à Strasbourg, me rendant en Belgique ; il tourna autour de la cathédrale aux acclamations enthousiastes de la foule, comme s'il voulait, lui qui flottait dans les airs, s'incliner devant l'œuvre millénaire. Le soir, en Belgique, chez Verhaeren arriva la nouvelle que le dirigeable s'était écrasé à Echterdingen. Verhaeren avait les larmes aux yeux et était terriblement agité. Loin d'être, en tant que Belge, indifférent à la catastrophe qui frappait l'Allemagne, en tant qu'Européen, en tant qu'homme de notre temps, il éprouvait aussi vivement la victoire commune sur les éléments que la commune épreuve. Nous poussâmes des cris d'allégresse, à Vienne, quand Blériot franchit la Manche, comme s'il était un héros de notre patrie. Grâce à la fierté qu'inspiraient à chaque heure les triomphes sans cesse renouvelés de notre technique, de notre science, pour la première fois, un sentiment de solidarité européenne, une conscience nationale européenne, était en devenir. Combien absurdes, nous disions-nous, sont ces frontières, alors qu'un avion les survole avec autant de facilité que si c'était un jeu, combien artificielles ces barrières douanières et ces gardes-frontières, combien contradictoires à l'esprit de notre temps qui manifestement désire l'union et la fraternité universelle ! Cet essor du sentiment n'était pas moins merveilleux que celui des avions. Je plains tous ceux qui n'ont pas vécu ces dernières années de l'enfance de l'Europe. [...]

Elle était merveilleuse, cette vague tonique de force qui, de tous les rivages de l'Europe, battait contre nos cœurs. Mais ce qui nous rendait si heureux recelait en même temps un danger que nous ne soupçonnions pas. La tempête de fierté et de confiance qui soufflait alors sur l'Europe charriait aussi des nuages. L'essor avait peut-être été trop rapide. Les Etats, les villes avaient acquis trop vite leur puissance, et le sentiment de leur force incite toujours les hommes, comme les Etats, à en user ou à en abuser. La France regorgeait de richesses. Mais elle en voulait davantage encore, elle voulait encore une colonie, bien qu'elle n'eût pas assez d'hommes, et de loin, pour peupler les anciennes ; pour le Maroc, on faillit en venir à la guerre. L'Italie voulait la Cyrénaïque, l'Autriche annexait la Bosnie. La Serbie et la Bulgarie se lançaient contre la Turquie, et l'Allemagne, encore tenue à l'écart, serrait déjà les poings pour porter un coup furieux. [...] Si aujourd'hui on se demande à tête reposée pourquoi l'Europe est entrée en guerre en 1914, on ne trouve pas un seul motif raisonnable, pas même un prétexte. Il s'agissait aucunement d'idées, il s'agissait à peine des petits districts frontaliers ; je ne puis l'expliquer autrement que par cet excès de puissance, que

comme une conséquence tragique de ce dynamisme interne qui s'était accumulé durant ces quarante années de paix et voulait se décharger violemment. Chaque État avait soudain le sentiment d'être fort et oubliait qu'il en était exactement de même du voisin ; chacun voulait davantage et nous étions justement abusés par le sentiment que nous aimions le plus : notre commun optimisme. [...]

Stefan Zweig, *Le Monde d'hier, Souvenirs d'un Européen*

UNE SENSATION DE PHARE

« Un coefficient d'incalculable grandeur » voilà ce que sent Proust dans la netteté du petit bourdonnement de guêpe dans le ciel de l'été 1913, et ce n'était ni un moucheron, ni un oiseau, mais « un aéroplane monté par des hommes, et veillant sur nous. »

Ce moucheron-aéroplane-cheval céleste, cette infime monture sonore qui nous donne toute la hauteur du ciel d'été amical et vertigineux c'est notre spectacle. Il est comparable à ces minuscules fleurs de papier japonais, petits morceaux de vie indistincts qui, à peine sont-ils plongés dans un bol de théâtre rempli d'eau, s'étirent, se contournent, se colorent, deviennent des maisons, des bonshommes, des arbres, des navigateurs, des hommes d'état, des cantatrices, des bagnards, des personnages enfin quoi ! et toute l'Europe et ses environs, les océans et les Amériques.

Cet indice de grandeur incalculable on l'aura eu aussi en ouvrant un jour de l'an 2008 un petit roman de Jules Verne, qui avait survécu cent ans à son auteur et se retrouvait un peu perdu à l'étal d'un bouquiniste dans un marché de Paris. À peine avait-on trempé un regard dans son infusion de mots que sur la ruine de papier on voit monter vers le ciel un fourmillement monumental. Nous voilà en été de l'an 1895, c'est peut-être tout de suite après en 1904. Quels bonheurs ces jours-ci ! Nous sommes aux commencements merveilleux du plus enthousiasmant des siècles, le vingtième, ce temps électrique, qui arrive en accélérant de toutes ses vitesses.

Pensez ! On n'a jamais vu, depuis la révolution galiléenne, une telle concentration de découvertes. En sciences, la révolution est totale, absolue : ici nous avons la logique formelle, ici la théorie des ensembles. Ici « La Science et l'Hypothèse » ce texte révolutionnaire de Poincaré, et voici en 1905 la loi de Planck et il s'ensuit la théorie de la mécanique quantique. Nous allons bientôt cesser d'être plus lourds que l'air, si ça continue. Le nouveau siècle déploie ses ailes. Chaque jeune année brille d'un feu nouveau. Nous sommes au carrefour. C'est comme s'il y avait une réaction alchimique entre les différentes révolutions qui arrivent à leur terme en même temps.

Et par ici, l'essor éclairé des continents intimes, l'élan de la psychanalyse. Cette année Freud trouve les clés de l'inconscient. C'est cette sensation de Phare qui inspire les fabuleuses explorations de Jules Verne, récits pour les enfants de tous les âges que nous sommes, petits voyants et intrépides heureux de ce Temps qui ne connaît plus le non.

En ces quelques années, disons de 1890 à 1914, tout a changé. Il n'y a pas un recoin de physique, de mathématique, chimie, biologie, qui ne soit bouleversé. Vous vous souvenez, le souffle du bonheur !

Des plus petites aux plus grandes choses tout est soulevé et transporté comme sur un autre continent. C'est comme si on passait de Paris ou Berlin d'un coup d'aile en

Patagonie ! Tenez, vous voyez ce jeune homme allongé dans un pré de Normandie, la tête au futur ? C'est Marcel Proust. Il fait beau. Il écoute : il entend un bourdonnement d'insecte dans le bleu du ciel : et c'est la révolution de tous les sens.

Quoi ? Cet insecte qui brille ? Un aéroplane : l'émotion surhumaine. On ne le voit pas ; et puis on le « voit » : les hommes, non, des anges, des chevaliers célestes sont là-haut, et le temps et l'espace sont métamorphosés ! Deux kilomètres en train ce n'est pas deux mille mètres dans l'infini vertical. Les points de vue humains subissent des transformations-éclair.

Et voilà comment la littérature et les aéroplanes font la noce, chez Kafka comme chez Proust, comme au Shambala : on décolle ! On fait voler l'imagination autrement. Distances et extrêmes extrémités sont à la portée de nos nouveaux rêves. Pensez ! Un jour Ader vole à trois centimètres du sol et dix ans plus tard on est aux étoiles.

Dorénavant nous désirons et conquérons avec moteur électrique. À nous l'automobile ! Le téléphone ! Et : la Radio ! Nous irons plus loin, jusqu'au bout, jusqu'aux pôles. Attention ! Par là-bas c'est l'inconnu. Shackleton approche du Pôle Sud avec son Endurance.

On n'a jamais vu une époque aussi fougueuse et aussi avide d'extension et de nouvelles forces.

Nietzsche vient de nous dire : « l'homme est un animal prometteur ». Oh oui, ça promet ! L'homme est un animal inventeur. Et récepteur : c'est comme s'il y avait, en ces années, un phénomène de propagation par contiguïté des esprits, une contagion des forces de vie. L'électricité, cet événement absolu, aura allumé plus qu'une lampe : désormais l'histoire de l'humanité a lieu aussi la nuit. Le fait qu'on puisse vivre, travailler, créer la nuit, est un miracle technique. Et comme nous sommes encore aux tout-commencements, l'Habitude, le monstre qui éteint tout, n'a pas encore terni l'éclat du merveilleux.

C'est dans ces ans enivrants que nos personnages entreprennent. On s'élançe. Il est naturel, en ces temps propices, que l'on ait l'idée et l'envie de changer le monde, et de le peindre aussi, dans ses mouvements nouveaux, ses aventures, ses enfances de l'art. Et naturellement la vaste sphère politique est elle aussi saisie de convulsions. Ça craque aux coutures. Classes, frontières, régimes, trônes, pouvoirs, modèles sociaux, tout est agité, secoué par l'Esprit de liberté, car tout est lié : l'automobile et les mouvements ouvriers, la psychanalyse, la linguistique et les droits des minorités. Subtilement, politiquement, moralement, on avance en sciences et en solidarités : dans la même saison où paraît en France le premier numéro du journal qui ose s'appeler l'Humanité, paraît en Allemagne l'article d'Einstein intitulé « De l'électrodynamique et des corps en mouvement ». Relativité, Humanité s'avancent ensemble. Qu'ont-ils en commun Jaurès et Einstein ? Au moins un trait : l'amour prudent et raisonné de la paix.

Si La Paix, on en parle, on y pense tellement, c'est que tous ces « progrès » techniques et politiques, ne vont pas sans un progrès paradoxal : la guerre aussi mûrit, nourrie de jalousies, de rivalités, d'appétits démesurés. Le monde en s'agrandissant fait croître les voracités. Cette époque fabuleuse c'est aussi le temps amer des avidités impérialistes, des inflammations nationalistes. L'Europe veut manger les autres continents. La petite Angleterre a un estomac gros comme deux continents, la France s'étale sur l'Afrique et jusqu'en Asie, l'Allemagne ne décolère pas. Les dragons fouettent l'air de leurs queues meurtrières.

N'y pensons pas. Jamais l'art n'a été aussi fastueux. L'opéra nous enivre : sommes-nous trop malades pour y aller, nous pouvons nous abonner au théâtrophone et écouter Wagner, Debussy ou Strauss de notre lit. Ce que fait Proust. Le lointain est dans la chambre, dans le grenier. Et voilà le cinématographe ! Naturellement la première chose qu'il fait, à cette époque où le Voyage est devenu la chose du monde la mieux partagée, c'est d'aller dans la Lune.

Et si nous y allions ? Si nous cherchions la lune sur la terre ? De quoi aurait-elle l'air ? Elle serait blanche, brillante et vierge. Ce serait une île. Imaginons. On pourrait y tracer le modèle de l'humanité future. On dessinerait la démocratie idéale trois mille ans après Eschyle.

Jaurès a bien dit dans son premier éditorial du 18 avril 1904 que « l'Humanité n'existe pas encore, ou bien elle existe à peine... » Il voulait parler de l'Humanité humaine, naturellement, l'humanité humaniste, l'humanité-égalité, justice, partage. L'Humanité !

« L'Humanité n'existe pas encore » mais elle viendra. Elle vient. Oh ! Oui c'est le siècle de l'Humanité qui vient, se dit-on. Et elle s'annonce moderne, dynamique. L'air est mythologique. Les êtres humains sont prolongés, agrandis, étendus, portés au-delà de leurs périmètres. Ils aspirent. Et Jaurès a dit : ou elle existe « à peine ». Eh bien, si cet « à peine », c'était nous.

On prendrait la peine de la faire naître à peine, un peu, modestement, idéalement, scène par scène.

Nous commençons à accomplir les prophéties de Rimbaud. Nous nous chargeons d'humanité. Nous trouvons une nouvelle langue pour peindre en images la quantité d'inconnu. Et les femmes, aussi ! Elles seront en avant.

Jusqu'où irons-nous ? Plus loin que l'Inde, plus loin que le Chili et l'Argentine ! Aujourd'hui, nous sommes le 29 Juin 1914.

Qu'est-ce qui pourrait nous arrêter ?

Hélène Cixous, 16 octobre 2009

NOTES DE REPETITIONS

Les origines (18 mars) - Nous allons plonger dans l'eau noire, dans la tempête, à la recherche de notre travail, de notre œuvre, de notre spectacle. C'est un moment très important, où tout est mis à l'épreuve, notre patience, notre solidité devant les ignorances...

Une conquête (24 mars) - Comme c'est difficile, et comme ça vaut la peine. (...) Ce qui m'inquiète là-dedans, pour vous, pour nous, c'est la difficulté. Mais il y a aussi une splendeur indéniable. (...) Pourquoi sommes-nous là ? Nous cherchons cet équilibre entre une fiction enfantine, en tout cas de jeunesse, et une vérité. Pour que tout reste poétique, émouvant, vrai, juste, que cette histoire invraisemblable nous paraisse absolument vraie.

Faire un Jules Verne (4 août) - Nous ne faisons pas un Shakespeare, ni un Tchekhov, nous faisons un Jules Verne, nous faisons une épopée où les personnages sont là pour raconter une histoire. C'est leur faiblesse et c'est leur force. Il y a une innocence. (...) Quand je vois ces mots et ces êtres dans un bateau de bric et de broc avec de la neige en papier, je vois tout le début du XXème siècle. Ces gens si simples, si populaires, si confiants dans l'art du cinéma, et nous dans l'art du théâtre : comment osent-ils lancer des boules de neige en papier avec une soie levée sur des poulies pour faire une tempête ?

Un spectacle politique (25 août) - Je pense qu'actuellement le spectacle le plus politique qu'on puisse faire, c'est un spectacle qui rende un peu d'enthousiasme, de clarté, d'espoir en l'être humain. Il n'y a rien d'autre à dire que cela aujourd'hui, et oui, c'est du corps. (...) Et oui, c'est idéaliste. J'espère que nous donnerons à partager beaucoup d'émotion à l'évocation de ces idéaux non réalisés. (...) Parfois on a le droit à du délire, à une loufoquerie joyeuse, mais pas à de l'insensé. Au fond, il y a toujours du sens, un objectif, un désir. (...) Chaque rire devrait être un rire de reconnaissance.

Le courage de la joie (25 août) - C'est dans le corps, et dans le cœur, et jamais dans la tête, ce qu'on dit dans ce spectacle est tellement simple, tellement rêveur, ce qui ne veut pas dire que ce n'est pas complexe, parce que je pense que le courage de la joie est très complexe.

La poésie furieuse (9 décembre) - Vous savez que c'est beau, quand les corps sont là, la façon dont le cœur est dans la bouche, les yeux sont pleins de sang, comme si on devait trouver la métaphore de la création artistique. Si on devait travailler sur Pasteur, Fleming ou Einstein, sur leur quête, on aurait la même chose dans le corps. Sans ce corps, on n'a pas ce tumulte intérieur. C'est orgasmique, et Jean Vilar le disait ça, il y a des répétitions où nous ressentons l'orgasme de l'esprit. Il y a quelque chose de tellement donné et tellement désirant, il faut que vous le compreniez, ce n'est pas de l'expression corporelle, c'est de la métaphore vivante, charnelle à chaque instant.

Choix de notes de répétitions,
Les naufragés du Fol espoir,
mars 2009-janvier 2010

ENTRETIEN AVEC JEAN-JACQUES LEMETRE

Qui êtes-vous dans ce spectacle ?

Dans la pièce, le musicien est mis en scène : je m'appelle Camille Bérard, je suis le pianiste qui travaille dans le restaurant de Félix et qui, à la demande de l'équipe de cinéma, crée la musique pour le film muet au grenier ; à certains moments, on l'entend aussi composer pour lui-même...

Comment avez-vous travaillé ?

Pendant l'élaboration du spectacle, la musique est là dès le début. Je suis toujours présent depuis le départ, je ne suis pas le musicien qui arrive une fois que tout est fait. Et il n'y a pas une seule scène sans musique. Elle est le deuxième poumon, l'acteur étant le premier.

Elle correspond à un état, un sentiment, et elle aide le comédien à le trouver ou à le garder. Je travaille à partir du rythme de la respiration des acteurs pour composer. C'est sur la voix des acteurs que j'accorde mes instruments, elle donne la note. Quand tu parles, je peux te rechanter ce que tu dis, je peux te dire quelle est ta note la plus basse, et la plus haute. La grande hérésie des musiciens, c'est de faire croire que chanter et parler c'est différent... Aux moments où les comédiens jouent du muet, je n'ai pas ce travail-là sur la voix, donc je peux lancer des symphonies dans n'importe quelle tonalité. À d'autres moments, la musique peut avoir son propre discours, et être en décalage. Je me base aussi sur l'époque pour composer.

Justement, en quoi la musique correspond-elle au temps et aux différents lieux évoqués ?

La musique signale l'époque : tous les instruments dont je me sers dans le spectacle sont utilisés à ce moment-là. C'est pour cela qu'il n'y a pas de clavecin, tombé en désuétude avec le baroque, mais du piano ; pas de viole de gambe non plus, mais un violoncelle. Tous les morceaux que j'utilise ont été composés avant 1914. Dans le spectacle, il y a le tournage du film muet et la vie de la troupe en dehors, où la musique est alors très différente. On entend, du grenier où se trouve l'équipe de tournage, les sons de la musique du restaurant de Félix : les premiers boléros, les premiers paso-dobles, les premiers tangos... et aussi un limonaire (une sorte d'immense orgue de barbarie), qui joue de la musique militaire. Sur un côté de la scène, il y a une fenêtre d'où l'on entend les bruits de la rue (crieurs de journaux, calèches qui passent) ; et de l'autre côté, un immeuble voisin laisse entendre une pianiste faire ses gammes...

Pouvez-vous décrire les différents types de morceaux qu'on entend dans l'ensemble du spectacle ?

Ma palette musicale, dans ce spectacle, va du piano à l'orchestre symphonique – 170 musiciens utilisés ! J'ai écrit 350 morceaux de musique, dont 120 de piano. Il y a des musiques de cabaret pour le restaurant « Au Fol Espoir », les musiques et bruitages du film muet, et les mélodies qui accompagnent la voix narratrice. Il y a aussi les moments d'enchaînement, où l'on change le décor. Pour créer la musique de ces passages-là, je me suis replacé dans l'urgence de la guerre : cette équipe doit rapidement finir de tourner, parce qu'ils vont devoir partir - même s'ils pensaient alors que c'était pour peu de temps. Un exemple : le morceau que j'ai intitulé Drame à tique.

Comment vous êtes-vous inspiré du cinéma muet pour en composer la musique ?

À l'époque, en 1914, il n'y avait pas de musique dans les films muets. Tout dépendait des moyens de la salle de cinéma, qui pouvait inviter un ou plusieurs musiciens pendant les projections. Soit ils étaient capables d'improviser soit ils jouaient des morceaux, mais qui n'avaient parfois aucun rapport avec le film, comme des valse de l'époque. Cela pouvait être le pianiste du coin, mais aussi le soldat de la guerre de 1870 qui jouait du clairon ! Ou bien on apportait un gramophone, et on mettait des disques en faisant un montage de différents morceaux.

Du Wagner, souvent : quel est le film qui n'a pas eu des « Walkyries » en accompagnement ? Et la 5^e de Beethoven était dans toutes les scènes d'orage ! Je suis allé à la Cinémathèque, où j'ai voulu voir les premiers films muets d'avant 1914 avec leur musique, mais les bandes sont perdues, il n'y a plus rien. La seule chose qu'on peut entendre, ce sont les accompagnements musicaux qui ont été fabriqués pour ces films longtemps après, et cela ne m'intéresse pas. Ensuite, pour les vraies premières musiques de film, il y a eu des pianistes de plateau et même de grands compositeurs, comme Camille Saint-Saëns et Erik Satie.

Comment avez-vous travaillé les bruitages de ces scènes filmées ?

Pour que les spectateurs ressentent ce qu'est la Patagonie, j'ai créé des vents très réalistes. Là-bas - j'ai eu la chance d'y aller il y a longtemps, il n'y a pas un moment de calme, il y a du vent dans toutes les directions ; c'est un univers chaotique. J'ai encore le son de ces vents dans l'oreille, ils sont très particuliers. Pour les recréer, j'ai trafiqué électroniquement des vents enregistrés, mais je me sers aussi d'un appeau détourné, de ma bouche... Sur ces îles, on entend des sifflements parce qu'il y a des coups de vent extrêmement forts ; là-bas, il y a un mélange entre les vents terrestres et les vents marins, ceux qui viennent du Pacifique, ceux qui viennent de l'Atlantique, et ceux du pôle Sud qui remontent... Tous ces éléments, il faut les réinventer, c'est un travail de musicien et non pas de bruiteur.

D'ailleurs, je transpose et musicalise tous les bruitages : pour les claques par exemple, je n'enregistre pas le bruit d'une gifle mais j'utilise une caisse claire, qui peut créer un effet comique. Il y a aussi des percussions pour souligner les drames, les orages et les arrivées de bateaux, pour transposer le son des cornes de brume...

Quels sont les compositeurs que vous avez choisis pour la musique du spectacle?

Des musiciens engagés ! Les grandes revendications, les grands changements politiques et sociaux de l'époque transparaissent dans les morceaux qui ont l'ampleur des mouvements collectifs. J'ai donc préféré Wagner, qui fait sauter le système tonal, à Ravel ; plutôt que des valse de Strauss, je mets du Chostakovitch parce qu'il parle au peuple, au présent. J'ai choisi Beethoven, qui parle au cosmos et dont la musique accompagne les conquêtes démocratiques - ce n'est pas pour rien qu'on a choisi sa 9e symphonie pour l'hymne européen - mais pas Bach, qui parle à Dieu, ni Chopin, dont la musique est l'être à vif qui parle à l'âme de l'autre.

Entretien Jean-Jacques Lemêtre, Janvier 2010

AUTOUR DU SPECTACLE

Rencontres

Lundi 14 février à 18h30 aux Célestins, Théâtre de Lyon

Une table ronde organisée par la Région Rhône-Alpes :

LES ARTISTES INVENTEURS DE FORMES NOUVELLES DE COOPERATIONS INTERNATIONALES

Avec comme invités : Ariane Mnouchkine - Metteur en scène, Directrice du Théâtre du Soleil

Claudia Stavisky - Metteur en scène, Directrice du Théâtre des Célestins

Karine Gloanec-Maurin - Présidente de la Fédération Nationale des Collectivités Territoriales pour la Culture, et de la Commission Culture de l'Association des Régions de France.

Sylviane Tarsot-Gillery - Directrice Générale déléguée de L'Institut français

Abderrahmane Sissako - Réalisateur de cinéma et Président de l'association « Des Cinémas Pour l'Afrique »

Jean-Jack Queyranne - Président de la Région Rhône-Alpes, Député du Rhône.

Samedi 19 février à 19h30 au Palais des sports

RENCONTRE PUBLIQUE AVEC ARIANE MNOUCHKINE

Ateliers dans des lycées

A l'occasion de la venue du Théâtre du Soleil dans l'agglomération lyonnaise, le Théâtre des Célestins, avec le soutien de la Région Rhône-Alpes a mis en place plusieurs ateliers conduits par des comédiens du Théâtre du Soleil dans six lycées professionnels de la région. Ces interventions se font dans le cadre du dispositif Soprano.

Vendredi 28 janvier

Vénissieux - Lycée Marc Seguin

Lundi 31 janvier

Saint Etienne - Lycée Le Marais Sainte Thérèse

Mardi 1^{er} février

Grenoble - Lycée Argouges et Lycée Neruda

Mardi 8 février

Oyonnax - Lycée Painlevé

Lundi 14 février

Lyon 7^{ème} - Lycée Guimard

Mardi 15 février

Villefranche - Lycée Louis Armand

POUR EN SAVOIR PLUS...

Le Théâtre du Soleil

Livres :

- *Le Théâtre du Soleil, notre théâtre, portraits, entretiens, textes, notes de répétitions*, L'avant-scène théâtre, juillet 2010
- Ariane Mnouchkine, *Introduction, choix et présentation des textes par Béatrice Picon-Vallin*, Actes Sud papier, coll. « Mettre en scènes »
- Ariane Mnouchkine, *Entretiens avec Fabienne Pascaud, L'art du présent*, Plon

DVD :

- Ariane Mnouchkine, *L'aventure du Théâtre du soleil*, Bel Air classiques
- Ariane Mnouchkine, *Molière ou la vie d'un honnête homme*, Bel Air classiques
- *Un soleil à Kaboul...ou plutôt deux*, Bel Air classiques

Les Naufragés du Fol espoir

- Dossier pédagogique et extrait musical, CRDP de l'académie de Paris, collection Pièce(démontée) <http://crdp.ac-paris.fr/>
- www.theatredusoleil.fr

CALENDRIER DES REPRESENTATIONS

18 REPRÉSENTATIONS - HORS LES MURS

Janvier / Février 2011

Samedi 29 janvier – 14h30

Dimanche 30 janvier – 14h/20h

Mercredi 2 février – 19h30

Jeudi 3 février – 19h30

Vendredi 4 février – 19h30

Samedi 5 février – 19h30

Dimanche 6 février – 14h00

Mercredi 9 février – 19h30

Jeudi 10 février – 19h30

Vendredi 11 février – 19h30

Samedi 12 février – 19h30

Dimanche 13 février – 14h

Mercredi 16 février – 19h30

Jeudi 17 février – 19h30

Vendredi 18 février – 19h30

Samedi 19 février – 14h30

Dimanche 20 février – 14h

Relâche les lundis et mardis

RENSEIGNEMENTS - RESERVATIONS

Tél. 04 72 77 40 00 - Fax 04 78 42 87 05 (Du mardi au samedi de 13h à 18h45)

Toute l'actualité du Théâtre sur notre site www.celestins-lyon.org